

# Une Lanterne



N° 227



## Evangile

selon saint Jean (Jn 14, 1-12)

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : « Que votre cœur ne soit pas bouleversé : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ; sinon, vous

aurais-je dit : 'Je pars vous préparer une place' ? Quand je serai parti vous préparer une place, je reviendrai et je vous emmènerai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez, vous aussi. Pour aller où je vais, vous savez le chemin. » Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas. Comment pourrions-nous savoir le chemin ? » Jésus lui répond : « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi. Puisque vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu. » Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père ; cela nous suffit. » Jésus lui répond : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : 'Montre-nous le Père' ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; le Père qui demeure en moi fait ses propres œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi ; si vous ne me croyez pas, croyez du moins à cause des œuvres elles-mêmes. Amen, amen, je vous le dis : celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais. Il en fera même de plus grandes, parce que je pars vers le Père »

Après avoir lavé les pieds de ses disciples, Jésus leur annonce son prochain départ vers un lieu où ils ne pourront pas le suivre tout de suite, mais l'y rejoindront un jour. Il part, mais il leur annonce aussi son retour ! Les premiers versets ont été inspirés par le Targum araméen du Deutéronome 1, 29.32-33 où on lit : *Ne soyez pas bouleversé (v.29), vous n'avez pas voulu croire en votre Dieu (v.32), chercher une place (v.33)*. [targum : traduction araméenne de la Bible hébraïque]. Jn a seulement transformé le reproche du v. 32 du Targum, en une exhortation à croire.

Tous les commentateurs, écrivent les P. Benoît et Boismard, ont noté le thème de son « retour », qu'annonce Jésus ! Il semble que nous ayons ici une trace de la tradition primitive qui rejoint la pensée de Paul que l'on trouve dans la 1<sup>o</sup> lettre aux Thessaloniens (4,16-19). L'apôtre y décrit le retour du Seigneur qui descendra du ciel... et où les vivants seront emportés dans les nuées ! (Ac 3,19-21, annonce aussi un retour du Seigneur.) Nous savons que l'Eglise primitive attendait un retour très proche de Jésus, du vivant des disciples. Nous avons donc ici une trace archaïque de la vision du retour imminent du Messie à l'époque apostolique. Cette conception évoluera, dans cet évangile-même, puisque dans la suite du discours, il sera question d'un retour grâce au don de l'Esprit qui assurera la présence du Ressuscité auprès des siens jusqu'à la fin des temps !

**Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi.** Le texte grec ne dit pas « aller vers le Père » mais « venir au Père ». Les P. B. & B. écrivent que pour comprendre en quel sens Jésus est le chemin, il faut préciser ce que le rédacteur entend par « venir au Père ». Quand Jn parle de Jésus, l'expression « venir à » signifie pour lui « croire en » ; ainsi « venir à Jésus », c'est croire en lui (cf. Celui *qui vient à moi* n'aura jamais faim, celui qui *croit en moi*, n'aura jamais soif. Jn 6,35). « Venir au Père », c'est « croire » en lui. Si ici Jésus est le chemin qui permet de « venir au Père » de croire au Père, nous savons depuis 12,44 que croire en Jésus, c'est aussi croire en celui qui l'a envoyé. Or, croire est à rapprocher du « voir », comme l'a montré le passage de l'aveugle-né. Voilà pourquoi Jn fait dire ici à Jésus *qui me voit, voit le père.* (= Qui croit en moi, croit en mon Père). Enfin, voir, croire, c'est « connaître ». Jésus est chemin en ce sens qu'il est capable (et le seul capable affirme Jn) de nous mener à la vraie connaissance de Dieu, en tant que « Père ».

Or, cette manifestation du Père par l'intermédiaire, par la médiation, de Jésus, n'est pas reportée à une époque future, indéterminée, comme au début du texte (quand reviendra-t-il ? Quand nous emmènera-t-il pour être avec lui ?) ; cette connaissance, elle a lieu *dès maintenant*. Ainsi, *dès maintenant*, les disciples peuvent connaître, comprendre, la paternité de Dieu, à travers les paroles et les œuvres de Jésus. La clef de cette connaissance, c'est la présence réciproque du Père dans le Christ et du Christ dans le Père.

Dans un premier temps, il semble que le texte ne comprenait que « Je suis le chemin ». L'affirmation qu'il est aussi « la vérité et la vie » fut ajoutée ensuite. Dans le vocabulaire de Jn, qui reprend le sens de l'Ancien Testament, la « vérité » est l'expression de la volonté de Dieu concernant les êtres humains. Cette vérité, transmise jadis par Moïse et les prophètes, est à présent transmise par Jésus, dans la mesure où Jn identifie le Christ à la Parole de Dieu venue dans le monde. Il y a la même identité entre la Parole et la Vérité. Et si Jn écrit que Jésus est aussi la Vie, c'est que la Parole contient la Vie (cf. le prologue de Jn 1,4).

Enfin, si les disciples feront des œuvres plus grandes, cela ne signifie pas qu'elles seront plus spectaculaires, mais qu'ils feront grandir ce que le Christ a commencé !

### 1° lecture

#### du livre des Actes des Apôtres (Ac 6, 1-7)

En ces jours-là,

le nombre des disciples augmentant, les Hellénistes [judéo-chrétiens de langue grecque] récriminèrent contre les Hébreux [judéo-chrétiens de langue hébraïque], parce que les veuves de leur groupe étaient désavantagées dans le service quotidien. Les Douze convoquèrent alors l'ensemble des disciples et leur dirent : « Il n'est pas bon que nous délaissions la parole de Dieu pour servir aux tables. Cherchez plutôt, frères, sept d'entre vous, des hommes qui soient estimés de tous, remplis d'Esprit Saint et de sagesse, et nous les établirons dans cette charge. En ce qui nous concerne, nous resterons assidus à la prière et au service de la Parole. » Ces propos plurent à tout le monde, et l'on choisit : Étienne, homme rempli de foi et d'Esprit Saint, Philippe, Procore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, un converti au judaïsme, originaire d'Antioche. On les présenta aux Apôtres qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains. La parole de Dieu était féconde, le nombre des disciples se multipliait fortement à Jérusalem, et une grande foule de prêtres juifs parvenait à l'obéissance de la foi.

Nous voici à un tournant dans le livre des Actes. L'épisode commence par « En ces jours-là », comme ce fut le cas lors de la réorganisation du collège des apôtres avec l'élection de Matthias et comme ce le sera au moment de l'organisation d'une collecte de la communauté d'Antioche pour celle de Jérusalem. Dans la communauté à l'intérieur de laquelle il faisait bon vivre, semble-t-il, voici que se produit un évènement insolite : une récrimination arrive (un murmure, dit le texte, ce qui renvoie au thème caractéristique de l'évolution du peuple hébreu dans le désert, modèle que Lc utilise ici, écrivent les P. Bossuyt & Radermakers). Un litige se produit, dû à un clivage linguistique et culturel au sein de la communauté. Nous sommes en milieu strictement juif. Or, il y a à Jérusalem des Juifs provenant de la *diaspora* (pays du pourtour méditerranéen), qui parlent grec, utilisent le Septante (traduction grecque de l'Écriture) et dont la tradition religieuse est plus ouverte aux influences de l'hellénisme. Outre des différences de langues, ils ont des synagogues de quartiers pour eux. Mais étant implantés de moins longue date à Jérusalem, ils n'avaient pas beaucoup d'aide, car leur famille était loin.

Le second groupe, les Hébreux, sont des judéo-chrétiens issus de Judée, de Jérusalem et même de Galilée, où l'araméen était la langue dominante ; ils ont eux aussi leurs synagogues où on lit la Bible en hébreu ; leur mentalité est plutôt conservatrice.

On aurait pu croire que la difficulté majeure se serait cristallisée autour de la célébration, précisément en fonction de la diversité des langues, or le litige nous paraît « secondaire » : les veuves hellénistes sont négligées ! En Israël, la veuve n'avait pas de situation enviable, mais elle pouvait continuer d'habiter dans la maison de son mari défunt et vivre des biens qu'il avait laissés, mais elle devait souvent être aidée par sa famille. Or, si elle était originaire de la diaspora, cette famille lui faisait défaut. Elle dépendait donc de l'aide de la communauté. Sous l'impulsion des pharisiens, une aide était organisée pour les nécessiteux suivant un rythme à la fois quotidien et hebdomadaire. Beaucoup de commentateurs pensent que la jeune église s'était alignée sur ce modèle. Cela explique le « service quotidien » dont parle le texte. Il y avait donc une distribution journalière de vivres, plus la participation au repas hebdomadaire communautaire, (suivi de l'eucharistie).

Cependant, s'interrogent nos exégètes, était-il nécessaire de convoquer une grande assemblée pour régler ce petit problème, vu que les veuves hellénistes ne devaient pas être nombreuses ? N'y a-t-il pas derrière cette institution des Sept, une réalité plus sérieuse ? Le renvoi discret à l'élection de Mathias (En ces jours-là, au tout début du texte), semble l'indiquer.

Le nombre des disciples augmentant à Jérusalem et dans les environs, il semble que les apôtres, réunissant les croyants dans les maisons pour des repas fraternels, des louanges et le rite eucharistique, avaient des auxiliaires « hébreux » choisis parmi les anciens pour les assister, comme Jacques, le frère du Seigneur (Ga 1,19) que l'on va retrouver en Ac 15,13 en tant que responsable de la communauté de Jérusalem. Il est probable qu'au fur et à mesure que des hellénistes se faisaient de plus en plus nombreux, le problème de la langue de célébration se soit posé. Le temps paraissait venu de doubler le service liturgique. Pour appuyer cela, il faut se référer à la version occidentale des Actes (Codex de Bèze), où il n'est pas fait référence aux veuves pour le « service quotidien », mais pour le « service des hébreux » (c.à.d. service liturgique des hébreux) ! Ces veuves ne comprenant pas l'hébreu, il convenait de leur assurer un service religieux en grec ! Dès lors, le « service » confié aux Sept ne peut être un service matériel, il va se déployer en service de la Parole.

Ces Sept, qui sont-ils ? Ce chiffre marque une analogie avec les sept magistrats responsables de la bonne marche de chaque communauté juive. Le Talmud (sorte de complément à la Bible), les appelle : les *notables*, les *meilleurs*, les « Sept ». Quoiqu'il en soit, ici apparaît pour la 1<sup>o</sup> fois le nombre Sept, et il est mis en rapport avec les Douze.

Suivant l'arithmétique théologique de la Bible, douze et sept sont formés des mêmes éléments significatifs : *Trois* qui désigne la réalité humaine dans sa triple relation qui la constitue : à Dieu (esprit), à soi (la *néfesh*, traduit par âme), aux autres (corps). *Quatre* symbolise le rapport au monde environnant (les points cardinaux).

Ainsi, *Douze* (3 fois 4, c.à.d. le monde assumé et transformé par l'homme) représente la communauté type (12 tribus, 12 apôtres). *Sept* (3 + 4) est le chiffre de l'histoire, du cheminement continu de la société humaine non encore constituée en communauté.

Le « sept » signifie l'ouverture au monde païen, c'est une nouvelle histoire qui commence et qui n'est pas achevée, celle de la constitution de l'humanité en une seule communauté ! (Bossuyt & Radermakers)

Le rite de l'institution comprend la prière et l'imposition des mains. L'A. Testament connaît ce dernier, il devint le geste d'ordination des rabbins, des membres du Sanhédrin. Mais il n'implique pas une passation de pouvoir, c'est plutôt un geste de reconnaissance, d'habilitation à une fonction, d'une charge ou mission à remplir. Enfin, une annotation clôt l'épisode : La Parole de Dieu était féconde (croissait) et les disciples se multipliaient. On ne peut s'empêcher d'entendre la Genèse : « Croissez, multipliez ... », verbes qui expriment la bénédiction de Dieu. Le vœu du Créateur se réalise dans la croissance de la Parole qui construit la communauté. On songe à la parabole de la graine de moutarde, symbole du Royaume. En ce sens, les Actes s'inscrivent dans le droit fil du 1<sup>o</sup> livre de Lc où, si les hommes ont mis la main sur Jésus, ils n'ont pu la mettre sur la Parole qui se répand !

## Homélie pour le 5° dimanche de Pâques

Vivre dans l'intimité de Jésus, en le côtoyant chaque jour, n'avait donc pas suffi aux disciples pour discerner toute la teneur de son être profond. Peut-être même ce fut pour eux un handicap, puisque tous les textes des évangiles sont unanimes à noter la difficulté qu'ils ont eue à le reconnaître ressuscité ... à reconnaître la présence aimante du Ressuscité au milieu d'eux, à leurs côtés !

Alors, pour nous, vingt siècles plus tard, comment reconnaître que Dieu est en Jésus, qu'il est Dieu ? Mais parce que Jésus est aussi l'un de nous, comment reconnaître que Dieu est en nous, et que nous sommes déjà en lui ? Il nous faut avoir recours ici aux Ecritures, à commencer par l'Évangile de Jean que nous lisons ces dimanches.

« Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure. » (Jn 14,23). Nous pouvons donc reconnaître que Dieu est en nous en allant vers nous-même, en nous-même pour y découvrir sa présence, et la laisser nous éclairer, nous « parler ». Il n'y a qu'en allant au fond de nous que nous comprendrons le sens des paroles de Jésus, que nous découvrirons qui est celui qu'il appelait « Ab'ba », « le Père ». Il faut aussi du temps pour approcher celui qui se cache derrière ce mot symbolique ; du temps pour découvrir que nous portons en nous l'empreinte de Dieu parce que nous avons tous été créés à son image et à sa ressemblance.

Ainsi, jour après jour, à mesure que s'affine notre être profond, tendrement, patiemment, se précise en nous quelques reflets de Dieu, et, qui plus est, chacun les siens. Oui, au fil du temps, de nos expériences humaines, de nos rencontres, émerge l'image secrète de ce que St Jean appelle « les enfants de Dieu », ces êtres marqués du sceau divin que nous sommes tous.

Pour un chrétien, chaque parole d'évangile écoutée, ruminée, savourée, assimilée, imprime en lui l'image du Ressuscité. Ainsi, grâce à cette image intime que grave en lui l'Esprit, il est en mesure de reconnaître le « visage » aux myriades de myriades de reflets dont chacun est un élément.

Chaque visage humain rejoint le « visage » du Fils de l'homme, qui n'est autre que l'image de l'humanité présente en Dieu. Une image qui dépasse notre compréhension tant son mystère est grand, puisqu'elle rassemble en elle tous les visages humains en un visage unique de l'Humanité.

Or, le Christianisme a cette particularité d'orienter vers le visage souffrant du Christ. Beaucoup ont cru qu'il s'agissait de nous identifier à lui, de souffrir pour le rejoindre, et j'en passe ! Nous sommes là dans l'erreur la plus totale. Si les Évangiles nous orientent vers le Christ souffrant, c'est afin que nous sachions l'identifier, lui, dans tout humain en souffrance. Et cela pour que nous nous penchions sur tout être blessé dont la souffrance floute son vrai visage humain. Il faut relire ici la parabole de Matthieu avec sa phrase-clef : « Ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ! »

Contempler le Christ en croix, souffrant, crucifié, agonisant, n'a qu'un seul but : nous inviter à oser regarder le visage des humbles, le corps meurtri des petits, des malades, des démunis, .. le visage des familles endeuillées par le Coronavirus, pour les aider. Nous pouvons aussi discerner la Présence du Ressuscité, la Présence de Dieu derrière les visages masqués des soignants et de ceux qui se font les bons samaritains des malades, comme des laissés-pour-compte sur le bord du chemin de notre société.